

en elle la conviction enracinée de la culpabilité de Henri Dunbar. Elle croyait toujours qu'il était le meurtrier de son père.

Elle fit quelques pas sans savoir où elle allait ; puis elle s'arrêta tout à coup : sa figure s'anima, ses yeux brillèrent et un sourire de mauvais augure éclaira sa physionomie.

— Je vais aller vers Henri Dunbar, se dit-elle ; puisque la loi ne veut pas m'aider, j'irai trouver moi-même le meurtrier de mon père. Il tremblera certainement en apprenant que sa victime a laissé une fille qui n'aura ni cesse ni relâche tant que justice ne sera pas faite. "

Sir Arden avait désigné l'hôtel où était Henri Dunbar. Marguerite demanda donc au premier passant de quel côté se trouvait l'hôtel *Georges*.

Elle trouvait un garçon qui flânait sur le seuil de la porte.

— Je veux voir M. Dunbar, dit-elle.

Le garçon la regarda tout surpris.

— Je ne crois pas que M. Dunbar vous reçoive, miss, dit-il ; je vais vous annoncer si vous le désirez.

— Je vous serai très obligée si vous voulez bien.

— Certainement, miss ; veuillez vous asseoir dans le vestibule, je monte à l'instant chez M. Dunbar. Votre nom est...

— Mon nom est Marguerite Wilmot.

Le garçon tressaillit comme quelqu'un qui reçoit une balle.

— Wilmot ! s'écria-t-il ; êtes-vous une parente de...

— Je suis la fille de Joseph Wilmot, répondit tranquillement Marguerite ; vous pouvez le dire à M. Dunbar si cela vous plaît.

— Oui, miss, je le lui dirai. Oh ! mon Dieu, miss, je n'ai pas plus de force qu'un enfant. M. Dunbar ne peut pas se refuser à vous voir, il me semble, miss. "

Le garçon monta l'escalier en se retournant vers Marguerite à plusieurs reprises. Il avait l'air de croire que la fille de l'homme assassiné devait, de manière ou d'autre, être différente des autres jeunes femmes.

XVIII.—TROMPÉE

M. Dunbar était assis dans un magnifique fauteuil avec un journal sur les genoux, M. Balderby était reparti pour Londres dans la soirée ; mais Arthur Lovel n'avait pas quitté l'Anglo-Indien.

Henri Dunbar avait passablement souffert de la traite forcée à laquelle il avait été condamné depuis son arrivée dans la ville à l'acathédrale. Tous ceux qui le regardaient voyaient le changement qui s'était opéré en lui dans les derniers dix jours. Il était très-pâle ; ses yeux, bordés d'un cercle bleuâtre, brillaient d'un éclat extraordinaire, et la bouche, ce trait bavard de la physionomie, sur lequel aucun homme n'a un empire parfait, trahissait la souffrance qu'il avait endurée.

Arthur Lovel avait été infatigable au service de son client, non qu'il eût le moindre amour pour l'homme

lui-même, mais parce qu'il était toujours influencé plus ou moins par la réflexion qu'Henri Dunbar était le père de Laure, et que servir Henri Dunbar c'était servir en quelque sorte la femme qu'il aimait.

M. Dunbar n'avait été remis en liberté que dans la soirée précédente, après un long et ennuyeux interrogatoire des témoins qui avaient déposé à l'enquête du coroner et un examen détaillé de cette déposition additionnelle à la suite de laquelle le magistrat avait lancé son mandat d'arrêt. Il avait dormi jusqu'à une heure très avancée et il venait à peine de terminer son déjeuner lorsque le garçon entra avec le message de Marguerite.

— Une jeune personne désire vous voir, monsieur, dit-il respectueusement.

— Une jeune personne, s'écria M. Dunbar avec impatience, je ne puis voir aucune jeune personne. Que peut me vouloir une jeune personne ?

— Elle désire vous voir expressément, monsieur ; elle dit qu'elle se nomme Wilmot... Marguerite Wilmot, et qu'elle est la fille de...

La pâleur maladive de la figure de M. Dunbar se changea en une teinte livide horrible à voir, et Arthur Lovel qui regardait son client en ce moment s'aperçut du changement.

C'était la première fois qu'il voyait la peur se manifester soit dans la physionomie, soit dans les manières d'Henri Dunbar.

— Je ne veux pas la voir, s'écria M. Dunbar, je n'ai jamais entendu Wilmot parler d'une fille à lui. Cette femme est quelque impudente intrigante qui désire m'extorquer de l'argent, je ne veux pas la voir, renvoyez-la à ses affaires. "

Le garçon hésita.

— Elle a l'air d'une personne très-respectable, monsieur, dit-il, et n'a pas du tout la mine d'une intrigante.

— Peut-être bien ! répondit M. Dunbar avec hauteur, mais elle n'en est pas moins une intrigante. Joseph Wilmot n'avait pas de fille que je sache. Je vous en prie, ne me tourmentez plus à ce sujet. J'ai déjà bien assez souffert par la mort de cet homme. "

Il retomba dans son fauteuil et reprit son journal en finissant de parler. Sa figure était complètement cachée derrière la feuille périodique.

— Eaut-il que j'aie à parler à cette jeune fille ? demanda Arthur Lovel.

— Pas du tout. Cette jeune fille est une intrigante. Renvoyez-la à ses affaires. "

Le garçon quitta l'appartement.

— Pardonnez-moi, monsieur Dunbar, dit le jeune avoué, mais si vous voulez me permettre de vous suggérer une idée en qualité de conseiller légal dans votre affaire, je vous recommanderais sérieusement de recevoir cette jeune fille.

— Pourquoi ?

— Parce que les habitants d'une petite ville comme celles-ci sont bavards au possible et grands amateurs de scandale. Si vous refusez de voir cette jeune personne qui se dit, quand même, la fille de Joseph Wilmot, on pourra dire...

— On pourra dire quoi ? demanda Henri Dunbar. — Que c'est parce que vous avez quelque bonne raison pour refuser de la voir.

— Ah ! vraiment, monsieur Lovel, je dois donc me déranger, après toute la fatigue mortelle que m'a déjà occasionnée cette ennuyeuse affaire, et voir la première aventurière venue à laquelle il plaira d'endosser le nom de l'homme assassiné, pour fermer la bouche aux bonnes gens de Winchester. Je tiens à ce que vous sachiez, mon cher monsieur, que je suis complètement indifférent à tout ce qu'on peut dire de moi et que je ne me préoccupai que de mon bien-être et de ce qui me plaira. Si quelqu'un a la fantaisie de croire qu'Henri Dunbar est le meurtrier de son ancien valet, je ne m'y oppose pas et je ne me donnerai pas la moindre peine pour prouver le contraire. "

Le garçon reparut au moment où M. Dunbar cessait de parler.

— Cette jeune personne déclare qu'il faut qu'elle vous voie, monsieur, dit le domestique, elle m'a annoncé que si vous refusez de la recevoir elle attendra à la porte de cette maison jusqu'au moment de votre départ. Mon maître lui a parlé, monsieur, mais c'est inutile, c'est la jeune femme la plus déterminée que j'aie jamais vue. "

La figure de M. Dunbar était toujours cachée par le journal. Il y eut une petite pause avant qu'il répondit.

— Lovel, dit-il enfin, il vaudrait peut-être mieux que vous alliez voir cette jeune personne. Vous tâchez de savoir si elle est réellement la fille de ce malheureux homme. Voici ma bourse. Vous lui donnerez la somme que vous jugerez convenable si elle vous paraît dans la misère. Wilmot était très-bien mis quand il m'a rencontré, et il avait l'air d'un homme à son aise, mais il se peut qu'il se fût mis en frais pour l'occasion. Oui, il vaut mieux que vous voyiez cette jeune personne. "

Arthur Lovel prit la bourse du millionnaire et descendit l'escalier avec le garçon. Il trouva Marguerite assise dans le vestibule. Rien en elle ne trahissait l'impatience ou la violence, sa figure blanche exprimait une résolution froide mais inébranlable. Le jeune avoué comprit que cette jeune fille ne céderait pas facilement devant les refus de M. Dunbar.

Il la conduisit dans un salon particulier au bout du vestibule et ferma ensuite la porte derrière lui. Le garçon désappointé demeura cloué sur le paillason ! mais l'hôtel *Georges* est une maison bien bâtie et le garçon en fut pour ses peines.

— Vous désirez voir M. Dunbar, dit-il.

— Oui, monsieur.

— Il est très-fatigué par l'affaire d'hier et il refuse de vous recevoir. Pour quel motif tenez-vous tant à être admise en sa présence.

— Je l'expliquerai à M. Dunbar lui-même.

— Etes-vous réellement la fille de Joseph Wilmot ? M. Dunbar semble douter que le décédé eût une fille.

(A suivre)

Primes Exceptionnelles

— 000 —

Toute personne qui nous enverra la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois de mai ou juin 1900, aura droit à une des primes suivantes, que nous lui ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—Un des volumes suivants au choix : *Cyrano de Bergerac*, par Edmond Rostand ; *Les Bostonnais*, par John Lespérance (roman historique illustré) ; *Sabre et Femme*, par Gilbert Parker. Magnifique roman historique canadien illustré.

2.—Un chapelet en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

3.—Un paroissien romain, contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, de 500 pages ; mesurant 4½ x 3 pouces ; imprimé sur papier fin avec encadrement rouge ; relié en percaline chagrinée ; monogramme doré sur le plat ; fort relief ; tranches dorées et guillochées.

4.—Une magnifique bague avec diamant sicilien, semblable à l'article véritable.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

